

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

M. GONIN

L'éducation sociale

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1911, tome 13, p. 204-209

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

L'Education sociale

Qu'est-ce que l'éducation sinon la préparation à la vie, c'est-à-dire la culture des qualités foncières intellectuelles, morales et physiques qui feront de l'adolescent d'aujourd'hui l'adulte de demain en pleine possession de sa personnalité et capable, désormais, de s'élever par ses propres forces jusqu'à l'idéal d'une vie supérieure. On a dit de l'éducation qu'elle était la fleur de l'art humain, la suprême expression de l'art vivant et l'on a eu raison puisqu'au lieu de s'exercer sur une matière inanimée, cet art s'exerce sur des âmes libres, sur des volontés intelligentes qui, d'elles-mêmes, s'élanceront un jour vers l'idéal entrevu. Ici l'immobilité passive et froide de la matière fait place à la plasticité vivante de l'esprit et ce changement pose une double condition dont il est impossible de ne point tenir compte : *la mutuelle pénétration de deux pensées, l'adhésion confiante de deux cœurs.*

Or, l'éducation populaire est aussi une préparation à la vie de demain, une culture des qualités intellectuelles et morales du peuple en vue d'un idéal social. Comme l'éducation individuelle, elle exige, de part et d'autre, la compréhension et la confiance.

Aussi, pour aborder avec quelque chance de succès la tâche d'éducation sociale, faut-il croire à la possibilité d'élever l'âme populaire jusqu'à un état de plus grande conscience et de plus haute moralité. Ceux qui n'ont point cette foi nécessaire n'éveilleront jamais, parmi la masse, le mouvement spontané d'adhésion et de confiance qui est le point de départ de tous les autres progrès. Traitée en enfant ou en malade, en incapable ou en infirme, la foule se détournera bien vite de ces amis qui lui font l'aumône de leur superbe pitié.

Mais une fois la confiance établie, l'œuvre d'éducation commence, et c'est vers la vie de demain qu'elle s'oriente. *La vie de demain !...* Tout le peuple y tend, car c'est l'espoir d'une condition moins dure, c'est le siècle qui se développe, c'est peut-être la réponse aux problèmes innombrables dont les hommes sentent aujourd'hui le pesant mystère, c'est aussi une société moins inégale, moins inhumaine, moins prodigue du sang de ses enfants. Oui, c'est tout cela, ou ce pourrait l'être par la vertu du catholicisme. Mais, chez nous, catholiques, la vie de demain, ses promesses, ses progrès, ont-ils suscité le même enthousiasme ? Et n'est-ce pas plutôt en regardant le passé et en le regrettant que beaucoup ont vécu ?...

Comment donc espérer faire une œuvre éducatrice qui compte en regard des nécessités de l'avenir, si, au lieu de tirer du passé toutes les forces vivantes qu'il faut perpétuer et adapter, l'on prétend au contraire en éterniser les formes vieilles qui doivent ne plus être, si l'on enveloppe de la même défiance les bonnes et les mauvaises aspirations du peuple, et si l'avenir où l'on se sent porté malgré soi apparaît comme le point fatal de conclusion de toutes les utopies et de toutes les doctrines corruptrices ?...

Qui ne voit le côté cruel du problème ? Le fait qu'Ozanam reconnaissait et interprétait en 1849, s'est amplifié :

« Ce que je sais d'histoire moderne, disait-il, me donne lieu de croire que la démocratie est le terme du progrès politique et que Dieu y mène le monde. » Depuis ce temps, le monde a marché dans la voie qui s'ouvrait. Mais il ne suffit pas qu'il tende au but, il faut qu'il atteigne la réalité de son rêve. Et Ozanam l'avait

également pressenti lorsqu'il déclarait : « Toute l'Europe tend à la démocratie. Or, la démocratie ne peut vivre que de dévouement, de sacrifice, d'inspiration chrétienne. » Ainsi, une poussée irrésistible porte les peuples vers la démocratie. Il ne dépend de personne que cette poussée ne se produise, mais il dépend des hommes de foi qu'elle ne soit point une poussée aveugle et injuste, privée de toute inspiration chrétienne, de tout ferment moralisateur.

Nos maîtres chrétiens s'étaient fait une gloire de nous montrer l'Eglise survivant aux ruines de la société romaine et de la société féodale, et s'orientant vers les forces nouvelles qu'elle finit par discipliner et conquérir. Leurs leçons nous avaient laissés pleins de foi dans cette puissance de rénovation de l'Eglise du Christ. Et pourtant quand il s'agit de la société actuelle livrée à de pareils bouleversements, on nous répète : « Il y a trop de ferments mauvais dans ces aspirations populaires. Vous n'avez pas le droit de pactiser avec le mal. Attendez la fin inévitable. » Et c'est ici que notre conscience s'alarme, car nous n'avons pas le temps d'avoir de ces patiences de justiciers. Le sentiment d'un devoir *actuel* nous presse : c'est *aujourd'hui* que nous devons y satisfaire, car demain ne nous appartient plus.

Serait-il vrai que le catholicisme qui a traversé, durant tant de siècles, tant de civilisations, en les pénétrant de sa divine sève, renoncerait soudain, devant une forme nouvelle d'organisation sociale, à sa mission séculaire ? Est-il donc solidaire des régimes qui passent et les exigences de ses dogmes et de sa morale vont-elles jusqu'à prescrire une forme immuable de l'ordre économique, social ou politique ?...

Sous l'empire de ces préoccupations, nous avons

interrogé le dogme, la morale et la tradition catholiques. Le dogme nous a redit l'ineffable certitude d'une paternité divine qui fonde, sur terre, la fraternité entre les hommes ; d'une déchéance originelle qui atteste la nécessité d'une régénération ; d'une rédemption qui, nous tenant tous pour fils du même Père et de valeur égale devant lui, nous a rachetés et élevés à une destinée glorieuse. La morale chrétienne nous a donné le détail de l'accomplissement des préceptes de justice et d'amour, la notion des lois qui président aux rapports des hommes. La tradition catholique nous a pourvus de lumières pour l'exercice de nos droits sur les biens terrestres.

Mais, que le catholicisme soit lié à une forme de gouvernement, qu'il constitue un système économique proprement dit, qu'il oblige les sociétés au *statu quo* et condamne la recherche d'une condition meilleure, rien de tout cela ne nous est apparu dans ce plan merveilleux qui domine les relations humaines.

La clarté de ces réponses est singulièrement élargissante. Elle met en lumière la valeur et la portée authentiques du catholicisme dans le domaine social, en distinguant ses véritables exigences de celles que, dans le désir de lui emprunter sa force ou de perpétuer une confusion d'intérêts, on lui prête souvent.

Tout en marquant des limites aux rêves des sociétés actuelles, tout en définissant, parmi les actes humains, l'élément moral que le catholicisme ne renoncera jamais à tenir sous sa juridiction, elle fait entrevoir de merveilleuses ressources pour l'apostolat des temps nouveaux.

Le moyen obligé de toute action éducatrice est la formation d'une élite. Aucun progrès moral et social ne se fait sans le concours d'agents qui sont à la masse

ce que le levain est à la pâte. Et voilà la raison de tous nos longs et patients efforts pour la fondation des *groupes d'études*. Ces réunions de jeunes gens ne sont point seulement un moyen de formation intellectuelle, elles sont aussi le milieu favorable où des âmes d'élite viennent prendre conscience de leurs devoirs et des besoins de l'heure actuelle, où l'on fait l'apprentissage de cette vie sincère et fraternelle que les conditions extérieures parviendraient souvent à étouffer. Dans le groupe d'études tel que nous le concevons, il n'y a point place pour les guérisseurs patentés, pour l'esprit de classe qui met obstacle à toute compénétration profonde des âmes.

Est-il besoin de dire que la nécessité du groupe d'étude s'impose dans les milieux les meilleurs ? L'individualisme desséchant ne s'est-il pas implanté aussi bien parmi les populations très catholiques que parmi les autres ? Ne voit-on pas tous les jours cet esprit produire ses ravages dans les organisations qui semblent les mieux orientées au point de vue social ? La défiance du prochain, la répugnance féroce à mettre en commun ses pensées, ses efforts, à consentir les moindres sacrifices pour un bien général, sont malheureusement trop fréquentes et appellent un renouveau d'esprit chrétien qui, étant donnée la fragilité humaine, doit être cultivé et développé au sein de modestes groupements.

Là, l'idéal d'action qui est propre au catholicisme apparaît peu à peu et finit par l'emporter sur les préjugés de classe et les préjugés intellectuels. Au lieu de diluer leurs forces dans une vaine recherche de l'idée pour l'idée, les jeunes esprits cultivés apprennent à connaître le sens profond de la vie et l'inestimable bienfait du don de soi-même. Au lieu de perdre leur temps en des amusettes qui abaissent le caractère, les

jeunes ouvriers catholiques se haussent jusqu'aux perspectives du devoir et finissent par se compter au nombre des conducteurs d'hommes.

Et dominés par la pensée de justifier leur foi, de réaliser dans toute son étendue le précepte d'amour, d'apporter à l'effort de leur siècle leur contingent de bonne volonté et d'initiative, les uns et les autres apparaîtront un jour comme les ouvriers des nécessaires reconstructions.

M. GONIN.